

Lorsque la nuit enveloppe la ville et le palais de Cæcilius de ténèbres et de silence, la jeune matrone est là qui veille, qui prie et qui souffre. Au lieu de se livrer au sommeil, elle inflige à sa chair virginale les tourments les plus douloureux. Plus que jamais, la discipline et le cilice font l'office du bourreau. Le sang que Titia trouve, tous les matins, dans la chambre de sa sainte maîtresse, apprend à la vieille affranchie que les ombres de la nuit lui cachent d'autres mystères de souffrance.

On dirait vraiment que Cæcilia ne veut livrer aux hommes qu'une existence éteinte, et qu'elle a hâte d'envoyer dans le monde céleste les ardeurs d'une vie, dont le monde terrestre n'a que faire, depuis qu'elle l'a consacrée tout entière à Dieu !

L'autel de l'hyménée et le tribunal du prétoire peuvent bien se présenter maintenant pour faire essai de leurs promesses de vie ou de leurs menaces de mort. Cæcilia est prête. Elle s'est fortifiée admirablement dans les exercices du véritable chrétien. La prière, les sacrements, les bonnes œuvres, les saintes lectures, les macérations de tout genre ont formé autour d'elle un rempart, contre lequel viendront se briser tous les efforts des ennemis de sa foi et de son chaste amour. Ils peuvent venir ; elle les attend non dans le but de leur céder la victoire, mais de la remporter elle-même glorieusement.

V

Cependant, l'époque fixée pour la célébration des noces de la fille de Cæcilius était venue. On était au dixième jour des *ides* de mai. Ce matin-là, le soleil plus radieux que d'ordinaire lançait déjà ses rayons précurseurs, par-dessus les collines du Latium, sur la maison du Champ de Mars.

La coutume romaine voulait que le fiancé vint chercher l'épouse chez elle, et l'emmenât dans sa propre demeure après les cérémonies d'usage.

Donc, de grand matin, tout s'ébranle dans les deux maisons patriciennes, qui sont sur le point de contracter à jamais une si intime alliance. Des deux côtés, on ne perd pas un instant de ce jour précieux, afin de mettre la dernière main à tous les préparatifs de la fête.

Toutefois, de part et d'autre, l'impression est différente.

A la maison du Champ de Mars, la joie qui rayonne sur tous les visages est empreinte d'une certaine tristesse. Cæcilius va se priver pour toujours de la ravissante compagnie de sa fille bien aimée ; les esclaves perdent en elle l'auguste soutien, qui allégeait avec tant de grâces leur pénible fardeau ; et les pauvres du quartier n'auront plus cet ange de charité, qui les consolait dans leurs misères.

Tout autre est la joie qui règne à la maison du Transtévère, où Cæcilia ira aujourd'hui même fixer sa résidence définitive. On y salue l'aurore d'un jour sans nuage. Les éminentes qualités de celle qui va devenir la maîtresse de ce splendide palais ont déjà gagné à Cæcilia tous les cœurs.

Le soleil est à peine monté de quelques degrés sur le cadran solaire du Forum, que la vieille affranchie apparaît au seuil de la chambre de Cæcilia. Il était convenue qu'elle seule présiderait à la toilette de la jeune patricienne. O prodige ! un parfum d'une senteur délicieuse inonde le *cubiculum* ; et Cæcilia semble en extase devant un être mystérieux.

Voici ce qui s'était passé.

(A continuer.)

BIBLIOGRAPHIE

L'Ecole des Robinsons, par Jules Verne.
— *Le Rayon Vert*, par le même. Les deux ouvrages réunis en un beau volume grand in-8 illustré. Prix : \$1.25. Paris. Hetzel & Cie., éditeurs. Montréal : J. B. ROLLAND & FILS, libraires-dépositaires.

Dans *L'Ecole des Robinsons*, M. J. Verne semble avoir voulu prémunir ses lecteurs petits et grands contre l'entraînement irréflecti qui pourrait les pousser à tout quitter, même le devoir, même le bonheur, pour courir, sans but le monde et les aventures.

Il a mis ici en présence un oncle un peu brusque, mais bienfaisant, et un neveu trop heureux qui a la sottise d'être las de la vie trop douce qui lui est échue.

Cet oncle est un Américain archimillionnaire. Il embarque monsieur son neveu sur un navire qu'il a fait construire à son intention, et lui souhaite *bon voyage* !

Rapportez-vous-en à M. Jules Verne pour l'accomplissement de ce souhait ironique de l'oncle. Au moment où tout est perdu pour son neveu, passé à l'état de Robinson, dans une île machinée de main de maître par M. Jules Verne, l'oncle